

En 1981, Madame Claude Lebrun – dont les participants à ce colloque ont pu voir et entendre un récent entretien – a publié *Invitation à Jean Sullivan* (Le Cerf).

Cet ouvrage, malheureusement maintenant indisponible, demeure une référence pour pénétrer dans l'univers sullivanien. Cela fait histoire. Avec son autorisation, nous en donnons ici deux extraits.

Mais ce livre est un regard anticipé sur l'actualité de la parole insurgée de Sullivan dont, quoi qu'en veuillent penser certains, la fécondité ne se trouve en rien démentie.

En pensant aujourd'hui à ce que les jeunes pourraient entendre de Sullivan, Madame Lebrun témoigne d'une flamme et d'une jeunesse vive qu'elle nous offre à lire dans son *deux ou trois choses que je sais de lui...*

Qu'elle et *lui* en soit remerciés.

Deux ou trois choses que je sais de lui

Joseph Lemarchand est ordonné prêtre en 1938. Il a 25 ans. Pour le petit paysan pauvre, c'est une promotion sociale car, à cette époque, les prêtres sont bien considérés. À ses débuts, à Rennes, Joseph Lemarchand est un prêtre militant : il crée le Centre de la Renaissance spirituelle, puis le mensuel *Dialogues-Onest*. À son retour d'un séjour comme prêtre-ouvrier, alors qu'il est professeur de littérature dans l'établissement privé huppé de la ville, il est nommé aumônier des étudiants adhérant à la J.E.C. Mais son initiative la plus marquante, celle qui laisse un souvenir prégnant encore aujourd'hui chez ceux qui la fréquentèrent, est la Chambre Noire, ciné-club où chaque projection est suivie d'un débat. Toutes les séances font salle comble, attirant un public avide de voir notamment les films américains dont il a été privé pendant l'Occupation, un public attiré aussi par la personnalité de celui qui dirige les débats. Avec la Chambre Noire, il devient la « coqueluche » de la bourgeoisie rennaise qui se pique d'être cultivée et l'ami des intellectuels, catholiques ou non, de l'Université.

De cette notoriété, on peut bien croire, à travers quelques allusions trouvées dans son œuvre, que l'abbé Lemarchand, qui prend le pseudonyme de Jean Sullivan à la parution de son premier livre tire une certaine satisfaction. Mais ce qui va l'emporter au cours de la longue période qui précède son entrée en écriture en 1958, c'est un état d'insatisfaction causé par sa « clairvoyance », une forme d'intelligence qui « traverse les illusions ». Si son premier ouvrage s'intitule *Le voyage intérieur*, c'est qu'à un certain moment de sa vie, le prêtre qui fréquente les notables rentre en lui-même et il s'y trouve à l'étroit, à cause de cette Église qui est la sienne mais qui est pétrifiée dans les rites institués par le concile de Trente et dont la prédication est exsangue, à cause aussi de la société bourgeoise avec ses codes qui n'entraînent que des faux-

semblants. Il est lassé également des concepts qu'il enseigne, écœuré par une civilisation qui aliène.

Alors il met ses pas dans ceux du rebelle Jésus et devient lui-même un rebelle.

Les titres de ses premiers ouvrages marquent l'exigence de libération qui le met en marche : *L'Insurrection du Prince, Provocation ou la faiblesse de Dieu, Bonheur des rebelles, Paradoxe et scandale*. À partir de l'entrée en écriture, la vie et les livres se mêlent, se nourrissent mutuellement et tracent un « itinéraire spirituel » annoncé dans les beaux livres que sont *Matinales* et *La Traversée des illusions*.

Il est intéressant de se souvenir comment Jean Sullivan est venu à l'écriture. Sa « parole » est d'abord orale. C'est celle de ses sermons prononcés dans la petite chapelle des Carmélites qui font l'admiration de quelques privilégiés. Plus tard, avec mon mari et un ami philosophe, nous en avons été les témoins. Tous les samedis après-midi chez cet ami, nous venions écouter l'écrivain à l'œuvre : marchant sans arrêt, il exprimait les cheminements qui allaient nourrir ses livres ou bien, c'était dans la forêt de Rennes, toujours en marchant dans les sentiers. Mon mari et moi nous étions destinés à écouter ce qui, peut-être, avait été élaboré dans les jours précédents. Sans doute faisait-il de même avec d'autres auditeurs amis. Ainsi sa parole, dite en marchant, passe dans ses écrits – d'où l'importance des textes au style direct qui gardent le rythme de la respiration. Parfois il parle du « souffle ». À propos de ses lecteurs : « Et les autres qui me lisent avec les lèvres, le souffle, ont l'air happés, me disent que je les aide à survivre. » Faut-il rappeler que l'enseignement de Jésus est oral et que, dans son enfance, l'écrivain a écouté cet enseignement récité par cœur par sa mère : « les mots articulés avec la gorge, transmis par le souffle » ? Et Jean Sullivan a rencontré Marcel Jousse, il sait que les gestes aussi transmettent la parole. Dans l'introduction au CD, *Un certain Sullivan, écrivain de son état*, Frédéric Pagès définit ainsi ce qu'il entend lorsqu'il le lit : « le verbe de Sullivan, dense et rythmi-

que, appelle la diction à voix haute et le souffle qui lui permettent sans doute de révéler toute sa force et d'y découvrir des harmoniques insoupçonnées. » Car Frédéric Pagès est aussi sensible à la musicalité de certains textes, notamment *Joie errante*.

Dans *Matinales* (1976) Jean Sullivan retrace l'itinéraire spirituel de sa libération. Itinéraire existentiel conviendrait mieux, tant le corps, le comportement interviennent avec la pensée dans cette parturition. Là où il en est arrivé, il peut définir le « rebelle » en se dépeignant lui-même : « J'aimerais d'abord parler d'une race d'hommes.

Tels je les vois : inaptés à juger quiconque, respectueux des différences, et cependant le regard implacable à déceler les manigances, l'oreille exercée à lire sur les lèvres d'autres mots que ceux prononcés. Sceptiques, à cause d'une « foi » qui brûle la futilité des opinions et croyances, intransigeants sur l'essentiel...

Certains mots font fleurir le sourire dans leurs yeux : bonheur, progrès, humanité, dieu. On ne les prononce tant que pour conjurer une absence...

Ils ne sont que ce qu'ils sont. L'homme-orchestre contemporain, baratineur de télé, leur fait naturellement horreur. Aimant donc écouter qui parle de sa propre voix, essaie du moins, et aussi se faire entendre mais pas de n'importe qui, n'importe où. La parole a besoin d'un espace. Le plaisir alterné des forêts et de la brillance des villes. Proches de l'herbe, du chien qui passe. Physiquement heureux de presque rien...

Hommes sans lois ils portent leur loi en eux, non écrite, plus exigeante que vos codes. J'appelle « rebelle » qui est conduit, à cause d'une certaine santé à relativiser les idées et automatismes produits en lui-même par la société. Le « rebelle » se désintéresse des fins ordinaires : croissance, niveau de vie, réussite, respectabilité... sa mission est de désigner l'absence. Ce n'est pas une mission. C'est sa nature... »

Le personnage central de chacun de ses romans est un rebelle : l'écrivain réitère (ressasse même) sur un mode obsessionnel, le cheminement de la libération fondamentale qu'il a vécue.

Ce que je voudrais, c'est vous donner à entendre sa parole dire ce qu'il a trouvé au bout de son chemin. Que ce soit un viatique pour votre propre vie car Jean Sullivan a écrit – modestement – « un évangile pour le temps présent » : « Et maintenant, amis qui m'avez suivi, laissez-moi jouer une fois encore les airs qui sont aussi les vôtres... Ne craignez pas trop de quitter les représentations sincères ou hypocrites, la culpabilité, les impératifs catégoriques et de tendre vers la vie joyeuse... Êtes-vous capables de vous mettre à distance et de regarder les sociétés dans lesquelles vous dites que vous vivez ? »

« Étranglez la phrase où vous alliez comparer le présent au passé, craindre pour l'avenir. Bondissez sur l'instant, le passé et le futur sont dedans, il porte en lui sa charge d'éternel. Cessez de vous acculer, pour cela que la mort empoisonne la vie. L'espoir déçu, le cœur brisé, elle m'a blessé à mort, il m'a détruit, quelle, quelle vanité ! Le bonheur n'est pas dans le bonheur. Il est dans l'incessante marche. Allons sortez, vivez tant que vous êtes vivants, faites quelque chose, un coup de folie, ou mieux, qui sait, si vous venez de dîner faites tranquillement la vaisselle. »

La parole libérée devient *La Parole libératrice* (titre du livre de Henri Guillemin). Si capitales que soient les invitations de Jean Sullivan, il relate aussi dans *Matinales*, la recherche qu'il a conduite dans sa relecture de l'Évangile, à la rencontre du Galiléen, de ce que celui-ci a signifié par ses actes et par ses paroles, de l'homme qui est passé sur la terre sous Ponce Pilate. Le plus précieux pour moi dans cette recherche (qui a été pour lui une autre naissance), c'est qu'il en est arrivé à dissocier le discours et les rites de l'Église officielle alourdis par les sédiments des siècles, de l'enseignement de l'homme qu'il a découvert dans sa relecture de l'Évangile : « Ses

paroles sont celles d'un homme en marche : la couleur et l'odeur des champs les habitent, le vent dans les arbres, les gestes des hommes. Peut-être faut-il avoir été paysan pour comprendre, ou bien redevenir naturel ? Elles invitent à être joyeusement présent à l'instant, comme le ruisseau est sans cesse à la recherche du fleuve, le fleuve en route vers la mer. »

La Parole de Jésus est enracinée dans son « pays » : il lui emprunte les images de ses paraboles, il parle des fleurs, des oiseaux, des travaux des champs, des récoltes, des troupeaux, du pain, du vin, des poissons, des rencontres qu'il fait en chemin en marchant à travers la Galilée et aux alentours. Le « pays » que Jésus parcourt est bien proche du « pays » de l'enfance de l'écrivain. C'est Marcel Jousse, si je ne me trompe, qui lui fait prendre conscience de cette parenté si bien que Jean Sullivan se sent à l'aise dans le pays de Jésus, il est accordé à sa Parole.

La célébration du centenaire de la naissance de celui qui deviendra l'écrivain Jean Sullivan, conduit à examiner l'actualité de son œuvre par rapport aux deux contextes, l'Église et la société, à partir desquels celui-ci est devenu un rebelle.

Ses premiers livres sont contemporains de la mise en place de Vatican II – rendu nécessaire par les fissures que la modernité imposait à une Église sclérosée. Alors qu'aujourd'hui, Vatican II fait ses comptes, voici que les exhortations du pape Jean-Paul II rejoignent les paroles du prêtre-écrivain. Enfin l'Église se veut humble. Elle aura mis tout ce temps pour rejoindre l'Évangile pour le temps présent.

Quant à la société qui a tant contribué à son insatisfaction, Jean Sullivan en a tracé en 1979 un tableau singulièrement vigoureux et incisif dans la préface « La Dévotion moderne » à la nouvelle traduction de *L'Imitation de Jésus-Christ* :

« Mais nous supportons que les sociétés contemporaines prospèrent au sein de *l'aliénation économique*. Le ressassement idéologique, la compétition permanente, la course vers l'an 2000, l'obsession du niveau de vie, la fascination des apparences qu'on nomme *réalité* au théâtre de l'audiovisuel ont pris la place des méditations religieuses, tandis que les consciences surinformées deviennent désertiques sans autres consolations que l'argent, les gadgets sans cesse renouvelés d'une société qui ne survit qu'en exaspérant les désirs et en créant de nouveaux besoins. Les *pauvres* sont ceux qui n'ont pas encore pu réussir à devenir riches. Riches et pauvres se vident spirituellement dans l'incessante bataille qu'il faut mener tant pour échapper à la misère que pour posséder plus, s'imposer au théâtre des ombres. »

La société actuelle est-elle aussi pourrie que celle dénoncée par l'écrivain en 1979 ? Elle est pire. Cependant on peut dire qu'elle n'est qu'à moitié « pourrie » car les rebelles sont nombreux dans notre monde. *La France rebelle* dénombrant les mouvements de contestation comprend 698 pages, imprimées serré et les « indignés » convaincus par Stéphane Hessel se comptent par milliers. Ces rebelles orientent leur action vers la politique et les problèmes sociaux. À l'instar de Jean Sullivan, c'est bien l'insatisfaction qui les met en marche. Mais d'autres rebelles ont une démarche plus intériorisée : qu'ils connaissent sa parole ou que, sans la connaître, ils en soient arrivés à vivre en disciples de cette parole.

C'est à ceux-là que je m'adresse. Parce que Jésus s'est penché sur les nécessiteux, les mendiants, les vagabonds, les sans foyers, les marginaux, je m'adresse à ces rebelles, pour leur parler d'autres rebelles, les enfants perdus, désespérés qui répondent au mal que leur impose le monde dans lequel ils vivent, par la haine et par la violence. Pour chaque enfant perdu, il faut se mettre en marche. Comment leur faire parvenir l'évangile de Jean Sullivan ? Beau travail de recherche pour ceux qui vont se rencontrer à l'occasion de cette célébration : trouver un moyen de les atteindre. La télévision

qui leur fait tant de mal est le seul média auquel ils peuvent être réceptifs. Qu'une voix les appelle à briser le carcan des codes meurtriers, à se reconnaître une valeur, le bon grain en eux, à agir en homme libre en se libérant des fatalités qui les façonnent. Alors de courtes émissions reprenant les invitations de Jean Sullivan sur des images que les mots auraient inspirées à des artistes, à des poètes.

Claude Lebrun
Texte écrit à l'occasion du colloque
Sullivan 2013